

Lausanne, sur la route du Grand Tour

Ariane Devanthéry

Le XVIII^e siècle a vu se développer un voyage particulier, le Grand Tour. Pratiqué par les élites, ce voyage de formation était long – il durait une année et demie en moyenne – et avait pour but les merveilles artistiques de l'Italie classique : architectures et œuvres d'art. Initié par les jeunes aristocrates anglais, c'était aussi un voyage où mettre en pratique sa culture ; on partait avec de nombreux livres, notamment Plinie que l'on relisait au pied du Vésuve, et, chemin faisant, on allait rencontrer chez elles les personnes les plus influentes de leur époque. Saussure et Bonnet à Genève, Lavater à Zurich, Haller à Berne, Élie Bertrand à Yverdon ou Voltaire à Ferney recevaient ainsi régulièrement des voyageurs, avec lesquels ils échangeaient informations et nouvelles. Privilégiant le logement chez les pairs à des auberges souvent peu accueillantes et même sales, les nobles en voyage dormaient fréquemment chez les amis de leurs amis ayant déjà accompli leur Grand Tour, recourant à de nombreuses lettres de recommandation. Cette manière de faire permettait aux jeunes aristocrates – peut-être futurs diplomates ou grands commis de l'État – de se constituer un réseau à travers l'Europe, qui pourrait se révéler utile par la suite. Le Grand Tour les confrontait à l'ailleurs, à des religions différentes et à des systèmes politiques variés, tous sujets qui ont suscité dans les récits de voyage des commentaires nourris. Très normé, ce voyage était aussi extrêmement codé : pour être reconnu au retour comme ayant fait un Grand Tour, il fallait en effet avoir vu les mêmes lieux (Rome, Naples, Florence, Venise...), suivi à peu près les mêmes routes et réfléchi aux mêmes questions politiques ou religieuses. Le récit de voyage qu'on en tirait une fois rentré faisait encore partie du rituel et explique le très grand nombre de *Voyages d'Italie* publiés au siècle des Lumières¹.

Dans les dernières décennies du XVIII^e siècle, on voit cependant les codes et les modes du voyage se modifier progressivement et le Grand Tour devenir lentement tourisme. Si l'on trouve les premières occurrences du mot « *tourist* » dans les récits de voyage anglais peu avant 1800, on ne peut vraiment parler de tourisme avant 1815 et la levée du blocus continental que Napoléon avait imposé aux Anglais. Mais, sitôt celui-ci aboli, ces grands amoureux du voyage qu'étaient les Britanniques se retrouvent en nombre

sur les routes de l'Europe continentale. En Suisse, on voit la demande augmenter et les infrastructures d'accueil se développer dès les années 1820, rapidement suivies par la création de lignes de navigation, puis de chemin de fer. Le tourisme diffère du Grand Tour de plusieurs manières : plus rapide et plus court, c'est un type de voyage qui ne dure plus que quelques mois, voire quelques semaines ; il ne prend plus pour but la seule Italie, mais il met peu à peu à la mode d'autres régions, dont la vallée du Rhin, les Alpes et un large Orient ; il s'adresse enfin moins à l'intellect et de plus en plus aux émotions : les œuvres de Virgile ou de Dante sont plus rares dans ses valises, on ne va plus rencontrer les savants de son temps, mais on cherche à vivre des expériences et des sensations. Selon les destinations, les émotions peuvent être variées : historiques sur les lieux d'une bataille, littéraires sur les traces de Rousseau et de Byron, vertigineuses dans les Alpes.

Sur la route du Grand-Saint-Bernard et du Simplon, deux des principaux cols alpins menant en Italie, Lausanne a ainsi vu passer des voyageurs du Grand Tour dès la fin du XVII^e siècle, ce qui a d'ailleurs très certainement participé à modeler les mœurs de l'aristocratie lausannoise, et spécialement son goût pour les débats d'idées et les soirées où l'on dansait, jouait aux cartes ou s'adonnait au théâtre de société. Dans l'imaginaire du voyage européen, le chef-lieu vaudois est une étape agréable et même un lieu où les jeunes gens viennent se former avec profit.

Que voir à Lausanne à la fin du XVIII^e siècle ?

Endossons redingote fleurie, culotte de soie et chaussures à boucles et voyons ce qu'un guide de l'époque proposait aux voyageurs qui passaient à Lausanne. Feuilletons, par exemple, les pages lausannoises du *Guide du voyageur en Suisse* que l'Anglais Thomas Martyn a publié en 1788 au retour de son Grand Tour. Leur lecture fait émerger les centres d'intérêts suivants : après avoir rapidement évoqué l'importance de la ville par sa taille et le nombre de ses habitants, Martyn décrit sa situation géographique, puis fait la liste des bâtiments les plus intéressants en partant du point



topographique le plus élevé et en glissant progressivement vers le lac ; il énumère ainsi le château, le collège (ancienne Académie), la « grande église »² (cathédrale), la terrasse de la cathédrale pour la beauté de sa vue, les temples de Saint-François et de Saint-Laurent, l'Hôtel de Ville et enfin le port de Lausanne, Ouchy.

Conformément aux intérêts de son temps, Martyn évoque ensuite la culture savante par le biais d'« une société de physique qui fait imprimer ses mémoires » et les bibliothèques de l'Académie et du Grand Hôpital, qui sont ouvertes au public. Puis il passe en revue le commerce de la ville : les « livres qu'on y imprime », des « ouvrages d'orfèvrerie et de joaillerie », une récente « excellente teinture de coton rouge » et une « bonne manufacture de chapeaux ». Le paragraphe consacré au commerce se clôt sur un autre type d'« industrie », le futur tourisme, bien qu'il ne soit évidemment pas mentionné en ces termes : « les étrangers y sont bien logés et bien reçus : l'air y est pur et sain ; les eaux et les choses nécessaires à la vie y sont abondantes et très bonnes, les environs montueux. »

Fig. 1. Johann Karl Müllener, *Scène bergère aux environs de Lausanne*, aquarelle, 55.8 x 72.2 cm, 1792. BN, cote GS-GUGE-MÜLLENER-A-1.

Martyn a dû garder un bon souvenir de son passage à Lausanne, car il poursuit ainsi : « Les étrangers se plaisent dans cette ville, non pour la ville en elle-même, qui n'a rien d'agréable, mais pour sa bonne société, pour l'affabilité avec laquelle ils y sont accueillis, pour la beauté et la variété de ses vues, pour la pureté de l'air qu'on y respire et pour la liberté avec laquelle on y vit. » Il enchaîne avec des informations historiques et politiques, expliquant notamment la souveraineté de Berne sur le Pays de Vaud, mais aussi les privilèges dont jouissent les élites locales. Il poursuit en évoquant les « personnes distinguées par leur mérite et leur savoir » citant « le célèbre docteur Tissot, si connu dans l'Europe par le grand nombre de ses excellents ouvrages en médecine, [qui] met

sa gloire à se rendre utile à ses concitoyens.» Il termine sa description en évoquant enfin tous les souvenirs que l'on peut acheter à Lausanne: les «beaux ouvrages de gravure, de sculpture en ivoire, etc. de M. Perregaux», les «pastels d'Helmoldt, successeur de Stoupan» et les peintures de Charles Mullener «dans le genre d'Aberli» [fig. 1], ce qui n'est pas sans rappeler nos cartes postales et autres porte-clés à figure d'edelweiss...

Pour se loger correctement

Johann Gottfried Ebel est l'auteur du guide imprimé le plus important de la première moitié du XIX^e siècle consacré au territoire helvétique, le *Manuel du voyageur en Suisse*, ouvrage où l'on trouve les directions nécessaires pour recueillir tout le fruit et toutes les jouissances que peut se promettre un étranger qui parcourt ce pays-là. Publié pour la première fois en 1795, cet ouvrage sera profondément retravaillé en 1805 [fig. 2] et encore réédité deux fois du vivant

d'Ebel, en 1810-1811 et en 1817-1818. Rançon de son succès, il sera aussi abondamment plagié. Dès 1795, Ebel commente les différentes pensions que l'on peut trouver à Lausanne. Il est particulièrement précis à ce sujet, car le choix de la pension va influencer sur l'insertion sociale du voyageur durant son séjour. Arrêtons-nous sur le texte de 1805:

Étrangers. La situation magnifique de la ville et le bon ton des classes moyenne et supérieure de ses habitants chez lesquels règnent toute la politesse, toute l'urbanité des meilleures compagnies, mais non les vices et le luxe effréné des grandes cités, joints à la facilité d'apprendre à fond la langue française avaient depuis des siècles fait de Lausanne le séjour favori d'une multitude de riches étrangers de toutes les

Fig. 2. Johann Gottfried Ebel, *Manuel du voyageur en Suisse*, Zurich, Orell, Füssli et C^{ie}, 1805. BCUL, cote AA 4859.



nations de l'Europe. On y rencontrait principalement toujours quantité de jeunes Anglais et d'autres jeunes gens de qualité dont le but était de s'instruire dans cette langue et d'acquérir les usages du monde. Il y a en conséquence un grand nombre de pensions pour les étrangers; les plus chères coûtent 6 louis, d'autres 4-5, et les moins chères 3 louis par mois. Le choix de la maison où l'on veut se placer exige quelques précautions; car c'est des personnes chez qui l'on est logé que dépendent ordinairement les sociétés dans lesquelles on est reçu. Les personnes qui vivent dans les premières pensions peuvent se promettre d'être admises dans les meilleures compagnies de la ville. Ceux qui prennent pension dans des maisons moins accréditées n'ont guère de commerce avec les gens de condition, à moins qu'ils ne soient pourvus de recommandations particulières. On joue dans presque toutes les sociétés; il n'y en a qu'un petit nombre dont les cartes soient bannies.³

Cet extrait évoque les conditions d'accueil des étrangers à Lausanne autour de 1800. Bien que cette ville compte depuis le Moyen Âge de nombreuses auberges et que l'on recense dans le courant du XVIII^e siècle de multiples logis, spécialement dans la rangée nord de la rue de Bourg⁴ – soit en face des maisons appartenant aux grandes familles lausannoises –, les voyageurs s'installaient visiblement rarement dans celles-ci quand ils pensaient séjourner durablement au même endroit. Dans le journal qu'il tient lors de son passage à Lausanne à l'occasion de son Grand Tour, en 1763 et 1764, Edward Gibbon relève que la pension Crousaz de Mézery où il loge lui-même, située aujourd'hui à la rue de Bourg n° 18, accueillait depuis une vingtaine d'années déjà des voyageurs⁵. Si l'on sait que l'empereur Joseph II en 1777⁶, le jeune Nicolaï Karamzine en 1789 ou Brillat-Savarin en 1793 ont dormi à satisfaction dans des

hôtels de la rue de Bourg, cette pratique n'était donc de loin pas encore généralisée, particulièrement pour les personnes de rang social élevé, qui préféraient, semble-t-il, loger dans la bonne société, à laquelle ils étaient ainsi pleinement intégrés. Rares sont en effet les voyageurs qui, à l'instar de Casanova, se sont plaints de cette habitude, comme il l'écrit dans ses *Mémoires* :

J'ai trouvé honnêtes, nobles, fort polies et remplies de talent toutes les personnes auxquelles on m'a adressé. Madame de Gentil-Langalerie me parut la plus aimable de toutes les dames; mais je n'ai pas eu le temps de faire une cour particulière plus à une qu'à une autre. Des dîners, des soupers et des bals tous les jours, où la politesse voulait que je n'y manquasse jamais, me gênaient à outrance. J'ai passé quinze jours dans cette petite ville⁷, où je ne me suis jamais trouvé libre précisément parce qu'on avait la rage de vouloir jouir de la liberté. Je n'ai pu aller passer la nuit avec ma bonne qu'une seule fois: il me tardait de partir pour Genève où tout le monde voulut me donner des lettres pour M. de Voltaire.⁸

Si le Grand Tour est souvent décrit comme un voyage de formation, il était en réalité bien plus que cela. Dans une société des Lumières beaucoup plus mobile que ce que l'on imagine généralement, ce voyage avait en effet une importance considérable, étant, pour les élites européennes, le moyen de se constituer un réseau de sociabilité essentiel.

1 Sur le Grand Tour, voir notamment Attilio Brilli, *Quand voyager était un art, le roman du Grand Tour*, Paris, Gérard Montfort, 2001; Gilles Bertrand, *Le Grand Tour revisité, pour une archéologie du tourisme*, Rome, École française de Rome, 2008.
2 Thomas Martyn, *Guide du voyageur en Suisse, traduit de l'anglais* (1788), Lausanne, Jean Mourer, 1790. Cette référence et les suivantes renvoient aux pages 34 à 39.

3 Johann Gottfried Ebel, *Manuel du voyageur en Suisse*, Zurich, Orell, Füssli et C^e, 1805, t. III, p. 217-218.
4 Marcel Grandjean mentionne notamment le Logis de la Couronne ou des Trois Couronnes, Les Trois Rois, L'Ours ainsi que le fameux Hôtel du Lion d'Or. Voir Grandjean, *Les Monuments d'Art et d'Histoire du canton de Vaud*, t. III, p. 313-314.

5 Gibbon, *Journal à Lausanne, 1763-1764*, p. 156. Cette pension était alors reconnue comme la meilleure de la ville.
6 Il était venu à Lausanne pour rencontrer le docteur Tissot.
7 En été 1760.
8 Giacomo Casanova, *Histoire de ma vie*, éd. J.-Ch. Igalens et E. Leborgne, Paris, Laffont, 2015, vol. 2, p. 470.